

CARLOS PEREIRA :

« L'ÉQUITATION EST UN LANGAGE »

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉPHINE BATAILLE



Docteur ès études lusophones, Carlos Pereira enseigne à Paris III Sorbonne Nouvelle et travaille sur la relation entre l'homme et l'animal dans les sociétés de langue portugaise. Ses recherches portent sur la communication sémiotique inter-spécifique dans un contexte culturel.

Sa thèse : l'art équestre n'est rien d'autre que le langage qui unit l'homme et le cheval.

Il répond aux questions de Chevaux et Poneys Magazine.

Chevaux et Poneys Magazine : *Carlos Pereira, vous travaillez sur la communication inter-spécifique, c'est-à-dire entre espèces ; qu'est-ce que cela veut dire ?*

Carlos Pereira : Les scientifiques ont déjà étudié abondamment, dans le cadre de la zoo-sémiotique, la façon dont les chevaux communiquent entre eux. Ils ont analysé les signes émis, et les ont mis en correspondance avec des émotions. Lorsque le cheval couche les oreilles par exemple, il exprime la défiance. Mais sur la façon dont le cheval communique avec d'autres espèces, en l'occurrence l'homme, la recherche est à l'état embryonnaire. C'est la perspective dans laquelle je compte travailler.

CPM : *Vous parlez de l'équitation comme d'un langage en soi, une forme de communication entre l'homme et l'animal ; sur quoi repose cette intuition ?*

C.P. : J'étudie depuis une dizaine d'années l'équitation portugaise, et

cherche à mettre en avant ce qui la différencie de l'équitation allemande ou anglo-saxonne. Le plus souvent, on parle d'équitation en termes biomécaniques (ayant trait au mouvement du cheval). Moi, du fait de ma formation, c'est un regard de linguiste que j'ai posé sur l'équitation. Ma thèse est qu'il s'agit d'un langage. Comme le portugais et le français sont issus du latin, l'équitation portugaise et l'équitation française sont issues d'une histoire commune, mais elles constituent des façons différentes de dialoguer avec le cheval. Je pense profondément qu'il n'y pas une, mais plusieurs équitations. Comme il y a plusieurs langues. Et qu'il n'y a pas de hiérarchie à établir entre elles. Chacune fonctionne selon son propre code. Les chuchoteurs ont leur propre façon de communiquer avec les chevaux, celle qui est à la mode aujourd'hui parce qu'elle épouse certaines valeurs à laquelle la société est sensible (nature, non violence...). Mais à Saumur, comme à La Cense, ou dans les haras portugais, le cheval est identiquement soumis,

c'est-à-dire qu'il a accepté de rentrer en communication avec son cavalier.

CPM : *Lorsque vous parlez de l'équitation comme d'un système de signes, n'évoquez-vous pas tout simplement le système des aides ?*

C.P. : C'est exactement cela. La posture et le poids du corps sont en soi des signes. Et l'on sait combien la posture des écuyers portugais justement, est caractéristique. Il y a aussi les signes vocaux, tactiles, gestuels... La voix par exemple, est d'un grand usage en attelage. Mais il ne suffit pas de connaître les aides, il faut savoir les accorder. L'accord des aides, c'est la syntaxe de l'équitation, c'est-à-dire la façon correcte d'en accorder les termes. Et cela n'est pas facile; synchroniser les signaux, avec la précision requise, suppose un véritable doigté. La même chose est vraie dans toutes les autres disciplines. Travail à pied, attelage, voltige, travail de cirque, travail en liberté : ce sont autant de langues que l'on peut parler avec un cheval.

CPM : Malgré tout, tous les codes ne se valent pas, il y en a bien qui marchent mieux que d'autres?

C.P. : L'équitation est un langage façonné par une culture donnée, mais toujours à partir du corps du cheval. La plupart des signes avec lesquels on communique avec lui sont bel et bien physiques. A la différence du langage humain, le langage de l'équitation n'est donc pas un code totalement arbitraire et artificiel : pour fonctionner, il lui faut nécessairement prendre en compte le phénomène du mouvement. Par conséquent le signe, et son efficacité, ont toujours partie liée avec la biomécanique. Sur cette base là, il n'y en a pas de meilleurs que d'autres. C'est simplement la tradition qui varie. Parlons de plusieurs dialectes, plutôt que de plusieurs langues, si vous préférez.

CPM : N'est-ce pas simplement une autre façon de parler de l'équitation? Qu'est-ce que cela change en pratique?

C.P. : Ce qui change, c'est surtout la représentation que l'on se fait de l'animal! Le regard bio-mécaniste, issu d'une tradition qui remonte à Descartes et sa théorie de «l'animal ma-

chine», tend à considérer le cheval comme un grand robot que l'on fait fonctionner en utilisant les bons boutons. Or dire que l'équitation est un langage c'est postuler, dans la ligne d'un chercheur comme Jocelyne Porcher, que le cheval est un sujet avec lequel on communique. C'est penser qu'il est capable d'émotion, voire même d'une forme d'intelligence, dont on se sert pour échanger avec lui. Nous sommes loin de la conception comportementaliste des «behaviouristes» de l'éthologie, qui ne considèrent le cheval qu'à travers la réponse qu'il apporte à un stimulus donné, et en font un être agi par des réflexes conditionnés.

Moi je pars du principe qu'un cheval est capable de donner du sens à ce qui l'environne. Ce parti incite par conséquent à la plus grande vigilance, et à une grande précision. Car tout, venant de l'écuyer, peut être capté par le cheval comme un signe. Il faudrait contrôler ses mots, son corps, jusqu'à sa respiration !

CPM : Et au niveau de l'enseignement?

C.P. : De la vision du cheval comme sujet découle une autre façon de concevoir l'enseignement des cavaliers. Le

défi, aujourd'hui, serait de parvenir à former les moniteurs, et à travers eux les élèves, aux fondamentaux de la communication inter-spécifique. Il ne sert à rien de livrer son cheval clés en main à des spécialistes parce que l'on ne peut rien en tirer. On retrouvera les mêmes difficultés tant que l'on aura pas appris à communiquer avec lui, ce que personne ne peut faire à notre place. Ensuite, tous les chevaux sont différents, on ne peut pas apprendre l'équitation comme si, quel que soit le cheval monté, les choses fonctionnaient de la même façon. Considérer l'équidé comme un sujet, c'est supposer qu'il a une personnalité et une intelligence propres auxquelles nous devons par conséquent nous adapter - notamment dans le dressage.

CPM : Communiquer avec le cheval plutôt qu'actionner des boutons, est-ce à la portée de tout le monde?

C.P. : Tout le monde monte à cheval et tout le monde parle, mais en faisant plus ou moins de fautes de français... Chacun peut acquérir le code de base de l'équitation. Mais pour en saisir les plus grandes finesses, il faut plus. La haute école utilise les signes les





© Robin Hasta Luego

plus élaborés. A ce niveau-là, la pratique ne suffit plus : la belle équitation ne peut se passer d'une dimension intellectuelle qui passe par une véritable réflexion sur le langage. Par ailleurs ce qui fait la complexité de l'art équestre, c'est qu'au code commun, se surimpose le code de la discipline pratiquée, et qu'enfin le code est toujours aussi personnalisé. C'est cette dimension-là qui rendait l'équitation d'un Nuno Oliveira inimitable... Le cavalier utilise une sémiotique qui est aussi celle de son propre corps.

CPM : Sur quels principes repose la communication interspécifique ?

C.P. : Comme tout système de communication, elle repose sur le principe d'opposition, fondamental en linguistique. Ce qui donne du sens à un signe, c'est qu'il peut être compris par rapport à son opposé ; le cheval saisit le signal du mouvement en avant parce qu'il peut le rattacher au signal de l'arrêt. Par ailleurs, la communication avec l'animal s'inscrit dans un rapport de base qui est un rapport dualiste de pouvoir/amitié : résister au cheval, c'est montrer à ce-

lui-ci où sont les limites, lorsqu'il les outrepassa et met en danger son cavalier. Et cela permet en contrepoint d'exprimer son amitié au cheval. Les linguistes distinguent différents modes de communication, que l'on peut retrouver chez le cheval. La fonction conative (impérative) permet de déterminer une action, comme le fait l'action de jambe pour le départ au galop. La fonction expressive véhicule les émotions : la voix permet par exemple de féliciter et d'exprimer au cheval sa satisfaction. La fonction phatique (de contact) permet d'établir la communication : c'est saluer le cheval lorsqu'on arrive au box. La fonction référentielle permet de transmettre de l'information sur un objet. On l'utilise lorsque l'on agite les gra-

La sémiotique étudie les signes, et les processus de production de la signification chez l'homme.

Lorsque cette science est appliquée aux animaux, on parle de zoo-sémiotique : il s'agit de comprendre comment les signes émis par les animaux peuvent s'articuler de façon à constituer une forme de langage.

nulés dans la mangeoire pour attirer l'attention du cheval.

CPM : Vous parlez aussi, chez le cheval, de méta-communication. N'est-elle pas réservée à l'homme ?

C.P. : La méta-communication est, dans l'absolu, la capacité de prendre du recul sur le langage que l'on utilise, pour en parler et l'analyser. Ce n'est évidemment pas de cela qu'il s'agit chez le cheval. Mais l'on peut soutenir l'idée selon laquelle le jeu, très important pour les équidés, est l'expression d'une forme de méta-communication, c'est-à-dire d'une capacité à prendre du recul sur le langage : lorsqu'il joue, le cheval transmet des informations tout en sachant qu'il joue, donc qu'elles ne sont pas « pour de vrai ». Les mouvements ritualisés peuvent être interprétés comme une seconde forme de méta-communication. Le mouvement de piaffer du cheval qui fanfaronne en liberté par exemple : j'y vois une forme esthétique de communication, un embryon d'expression artistique... c'est une sorte de pas de danse, esquissé dans sa gratuité ! ■